

# Si y a du vertige, y a de l'amour

---

*de Romy Alizée*

---

Depuis quelques années, je grimpe chaque été dans le vallon de Doran, niché dans le massif des Aravis (où j'habite), jusqu'aux arêtes sombres de son col, qui conduisent de façon aérienne jusqu'aux Quatre Têtes. Là, je reçois l'ultime récompense de toute marcheuse qui se respecte : une vue incomparable sur le mont Blanc. Quand je regarde cette montagne, c'est comme un choc et je me refais le film de ma vie : de mes premières randonnées (seule) à mes dernières amours (plus ou moins heureuses), du temps qui passe à ma solitude (choisie, je précise), tout y passe et sans retenue, dans cet ordre. À bien y regarder, le mont Blanc me fait l'effet d'une bonne séance de psy. À la différence près que j'ai jamais eu envie de coucher avec lui. Enfin si, j'ai déjà eu envie du mont Blanc. En 2005. Et si je suis honnête une seconde, ça m'arrive en fait très régulièrement de jouir une fois en haut face à lui. Mais ça, j'en parle pas trop trop.

Un soir, je prenais un shoot de soleil à 2 364 mètres d'altitude quand j'ai fait une confidence à une vraie personne, humaine (pour changer), Sylvie La Voisine. Et je lui ai dit :

– Sylvie (un temps)... Je crois que je voudrais tomber amoureuse.

– Ah bon, mais de qui ? elle fait, tout en triant ses caleçons sales (elle apporte souvent son linge au sommet).

– D'une *butch*. Elle porterait un short de sport et un marcel noir, et ses cheveux seraient coupés très court. Elle serait super virile mais aurait les hanches larges. Et elle randonnerait. C'est trop ?



– Marguerite... (Elle ricane.) On est un peu haut là, faudrait qu'elle soit alpiniste, ta *butch*, pour arriver jusqu'ici... (Elle ricane encore jusqu'à tousser très fort.)

C'est vrai, ça... Et puis, ça suffirait pas de monter, faudrait encore me trouver, et quand c'est pas sur un long chemin de crête, galopante et transpirante, c'est forcément dans mon petit jardin, qui entoure ma maisonnette en pierres roses de ses milliers de fleurs. Ici, fièrement plantée à 1 995 mètres d'altitude (du coup pas si haut que ça), je vis ma vie comme je l'entends, c'est-à-dire que je suis introuvable. Ça n'a jamais sonné à ma porte et franchement, c'est pas près d'arriver. Mais bon, parfois, surtout quand y a de l'orage en fait, je me dis que les choses pourraient être autrement. L'autre jour, le shérif du coin, qu'on appelle ici-bas Shérif, visiblement intrigué par mon petit côté « brunette solitaire », a osé interroger Sylvie La Voisine, qui était en pleine montée (de randonnée) :

– Sylvie... *Dear* Sylvie... (Il a un accent *british*.) Qui est vraiment *this* Marjorie ?

– Marguerite, pas Marjorie, Shérif (elle soupire).

– *Okay, well.*

– Je vais te dire, c'est une rêveuse, une amoureuse et une glandeuse. Elle préfère jouer avec sa chèvre, Pipoue, plutôt que de s'adresser aux adultes, donc forcément elle reste pas mal seule. Mais je crois qu'elle porte un lourd secret, dont peut-être elle ne me parlera jamais. Ses tartes aux myrtilles défoncent tout au passage, si vous avez la chance d'y goûter !

– Et pourquoi à toi elle te parle, *dear* Sylvie ? Elle me refuse l'accès à son *garden, for God's...* !

– Mais parce que je lui ressemble, Shérif !

Et Sylvie La Voisine s'est éloignée, sa canne de soutien dans une main (elle a une maladie incurable) et son journal d'adhérente au Comité universel des fisteuses lunaires dans l'autre. Shérif, sceptique, s'est trifouillé la moustache, a remis en place son

énorme chapeau en daim rouge, et puis, santiags en avant, il est reparti vers son modeste bureau en marmonnant un truc sur son « prénom d'avant ». Enfin, ça, c'est ce que Sylvie a bien voulu me raconter. D'ailleurs, j'y pense, c'est quand même étrange qu'elle m'ait rapporté la conversation mot pour mot. Je porte pas de lourd secret, que je sache, et si j'en avais un, c'est franchement pas à ce village que je le confierais. Ça bavasse trop par ici, un pas dehors et c'est en une de la gazette... En attendant, j'ai jamais su comment s'appelaient Shérif « avant », ni pourquoi ça rapplique sans cesse sur le tapis. C'est ce qu'on appelle un secret bien gardé.

Assise les deux pieds dans le vide, je fais face à mon géant enneigé. Je dis « mon » parce que je sens qu'on a une relation à part, lui et moi, et purée, il est vraiment impressionnant (4 807 mètres !). Mais bon, lui non plus il échappera pas au réchauffement climatique, chaque jour j'en apprends de bien moches à ce sujet, un coup c'est un refuge de montagne qui s'effondre, un coup c'est un bout de glacier. Du reste, j'en ai marre de prononcer ces deux mots, quand je les entends, ma gorge s'assèche et des images d'avalanches viennent brouiller mon cerveau. Je développe peut-être une éco-anxiété (j'ai lu ça dans le journal) ou un autre truc du genre. Bon... à surveiller.

Je tortille machinalement une de mes longues mèches de cheveux (faudrait peut-être que je les coupe depuis le temps) et tiens, voilà, je broie du noir. Qu'est-ce que je peux faire ? Ces sommets sont tellement hauts, et moi si petite (155 centimètres et demi)... Une merde perdue sur un sentier, voilà ce que je suis... Bon, et si j'allais arroser les fleurs de mon jardin ? Allez hop, ni une ni deux, je me lève, énergique, enthousiaste, solaire, je secoue mon petit mulet aux boucles brunes dans le vent, et m'en vais, guillerette et le cul à l'air, car j'aime pas trop être habillée. En chemin, je croise des bouquetins ou des chamois (c'est

selon), j'observe les rapaces dans le ciel, m'amuse à les compter lors de petites pauses, et voilà, j'apprécie toujours autant le silence dantesque des hauteurs. C'est pour ces sensations-là que j'ai décidé, un beau jour, de tout quitter et de construire la maison de mes rêves, ici, sur ces terres à la fois verdoyantes et minérales. Y a comme un truc sensuel qui me touche et me fascine, sans lequel je pourrais pas vivre. Je me vois vraiment pas repartir, et d'abord, pour aller où ? Les sommets enneigés me manqueraient. Ah, et Sylvie aussi me manquerait, même si je la vois qu'une fois ou deux dans le mois, c'est toujours ça de pris et à chaque fois ça me permet de tester de nouvelles recettes de tartes aux fruits (elle adore ça).

La descente dure trois heures jusqu'au refuge principal de la vallée, auxquelles s'ajoute encore une heure de montée nébuleuse et bien raide jusqu'à mon domaine (j'aime dire « mon domaine » comme si j'étais châtelaine). Au milieu des arbres, je réfléchis moins, mon attention est limitée à mes pas, et comme Vassilis, mon premier guide grec, me l'a toujours répété, on avance en rythme, un pied après l'autre. Surtout, faut pas croiser les jambes ni regarder en bas quand on a le vertige comme moi. Alors je regarde jamais, sauf une fois j'ai regardé et *paf*, j'ai trébuché, ça m'a foutu un sacré coup au moral. L'autre jour, c'est une randonneuse qui a chuté de dix mètres, elle s'en est sortie qu'on dit, mais on raconte surtout que c'est son vertige qui l'a poussée dans le précipice. Je sais pas pourquoi je déballe ça, c'est vraiment pas le bon moment pour penser à la mort, même si, je l'admets, mourir en montagne serait une consécration personnelle. La conclusion romanesque de mon humble vie sur cette terre. Mais bon, comme je suis pas suicidaire et que je sors pas de mon périmètre, j'ai visiblement de la marge.

En marchant aujourd'hui, et je marche depuis un bon bout de temps déjà, je me rends compte qu'un truc a changé. Je sais pas vraiment quoi, mais l'air est comme... lourd. Ou chargé. Ou bien

c'est moi qui sens davantage qu'à l'ordinaire, je sais pas... (je dois dire que je mets plus trop de déo). Je me renifle un coup discrètement, c'est franchement la même odeur qu'hier. La mienne, quoi. Et le parfum des fleurs et des mélèzes qui bordent le sentier semble s'évaporer au profit d'effluves disons plus... musqués, qui pourraient provenir d'un animal ou d'une... Bon, non en fait, j'en sais rien. À quoi bon ? Je poursuis sur ma lancée. Cependant, à mesure que je m'enfonce dans le passage obscur (la seule route que je puisse emprunter, absente des cartes IGN), cette pensée qu'un truc m'échappe est de plus en plus forte, alors d'un coup, sans crier gare, je me mets à courir, un peu puis vraiment très vite. Je sais pas trop ce qui me prend, mais par la force de mes mollets bien musclés (vingt-cinq kilomètres par jour en haute saison), je me retrouve rapidement à l'entrée de mon jardin. Là, tout est fleuri et y a même une odeur de brioche sucrée (qui date de ce matin) encore présente dans l'air.

– Y a quelqu'un ? je fais.

Je regarde de droite à gauche, du ciel à la pelouse, je me mets à quatre pattes, puis sur la pointe des santiags, je m'allonge même sur l'herbe, on sait jamais, bref... j'inspecte avec précaution chaque recoin de mon luxuriant jardin, à la recherche d'un indice qui confirmerait mon flair, même si j'ai un peu le sentiment d'être tout simplement perchée.

Rien.

– Ok, je rentre ! je fais à nouveau.

Je reste un instant là, debout les yeux fermés, tentant encore de déceler une quelconque présence approchante, mais décidément, on a pas fait plus paisible, c'est fou. Je m'approche donc, mais mon air a tout à fait changé. Ma bouche rouge en forme de cœur n'est plus qu'un mince trait et mes yeux marron foncé étirés en amande forment à présent deux grosses billes sombres et exaltées. Je me vois pas, certes, mais je sens quand je me transforme en petite chose grimaçante, c'est généralement

l'indice que ça va pas. Je traîne un peu les pieds (qu'est-ce que ça pousse vite les fleurs !) puis j'avance en trotinant vers la porte d'entrée de la maison. Là, j'aperçois un bout de papier accroché avec un vieux bout de scotch qui pendouille au mur. Je le prends et je lis :

*QU'EST-CE QUI DIFFÉRENCIE UN BOUQUET DE MARGUERITES D'UN BOUQUET DE PÂQUERETTES ?*

Mais enfin, qui a bien pu écrire ça, et surtout en majuscules ? Je replie le papier et fronce les sourcils, c'est extrêmement bizarre quand même... Je le respire un coup, histoire de... En plus, je me dis, c'est pas con comme question, ça vaudrait le coup d'y réfléchir posément, mais pas là comme ça... Je m'arrête. Un truc me fait frissonner : ça veut surtout dire que quelqu'un est parvenu jusque chez moi. À moins que... ce soit une farce de Sylvie ? Possible... Sylvie connaît le chemin à cause qu'une nuit elle m'a suivie (elle cherchait des tartes aux myrtilles, je crois qu'elle a un problème d'addiction aux miennes). Je jette un dernier regard alentour... Tout est si étrange et si banal à la fois. Allez, je rentre, faudrait pas que je devienne parano non plus. À la maison, je tourne douze coups de clef qui se mettent à résonner jusqu'au village.

Qu'est-ce qu'un refuge s'il est pas bien gardé ?

Cette nuit-là, j'ai vainement cherché le sommeil. Entre deux cauchemars de fenêtres qui ferment pas et de clefs trop molles pour réussir à m'enfermer dans une cabane, je me suis décidée à vaquer, le lendemain, à mes fleurs et surtout à Pipoue, ma petite chèvre adorée. Je l'ai récupérée y a deux ans, on allait l'emmenner à l'abattoir et comme je passais par là, j'ai dit au gars « Va crever sale con », et j'ai pris Pipoue dans mes bras puis je me suis barrée en courant. Elle tremblait la pauvre, et le type m'a pas poursuivie. Je pense qu'au fond il était content que j'en sauve une, de chèvre.

C'est comme ça qu'au petit matin (je dis ça mais il est 14 h 30), je me lève et sors nue comme un ver respirer l'air de la montagne. C'est mon rituel à moi, sans quoi je serais déjà morte et enterrée. La maison est baignée de lumière, tout comme ces charmantes fleurs qui l'entourent. Ça m'arrive de les saluer, mais ce matin je le sens pas trop. Puis, je me rends compte que j'ai un peu froid aux fesses, alors je vais me chercher un pull. Mais j'ai à peine le temps de me retourner que j'entends un bruit de pas qui semble venir de derrière la maison. Bizarre, je me fais. On dirait que c'est humain, ça fait comme un bruit de bottes... Je me frotte les yeux, j'ai des petites croûtes qui m'empêchent de bien y voir dans le jardin, et je sens les battements de mon cœur qui s'accélèrent un peu, mes joues qui rougissent et les poils de mes bras qui se dressent. Et merde, je paranoïe encore. Collée aux murs, je fais lentement le tour de mon logis (autant aller au bout, je me dis), j'arrache au passage un bouquet de fleurs (au cas où), et là, sur le devant, je m'arrête net : une personne se tient debout quelques mètres plus loin, et on dirait bien qu'elle regarde dans ma direction. De ce que je vois, elle porte une carabine à l'épaule (si c'est une chasseuse, clairement ça va pas le faire), est vêtue d'un pantalon de jogging marron (foncé), d'un veston de cuir marron (clair), sans manches, par-dessus une chemise en lin (blanc), du moins je pense que c'est du lin blanc, le tout surmonté d'un chapeau de cow-boy noir (et troué par endroits). Son regard est perçant, d'un bleu acier incomparable, et ses yeux sont très très ronds. J'avoue que j'y suis pas insensible, c'est mon truc les yeux globuleux. Autre fait marquant : la personne mâchouille une tige de foin. À cet instant, je suis, rappelons-le, nue et armée d'un simple bouquet de fleurs. L'inconnue mâchouille son foin pendant que je l'observe : elle a des cheveux coupés à ras, plutôt bruns, et un anneau à l'oreille gauche. Je me fais la réflexion qu'elle a pas l'air de bien comprendre ce qu'elle fout là, quand, soudain, un bourdonnement



de gros insecte interrompt la scène. Je lève les yeux au ciel : un putain de drone survole la maison (manquait plus que ça !). Si j'avais encore mon arc et mes flèches, je lui tirerais dessus ça serait vite réglé. En pensant ça, j'ai un petit sursaut intérieur... Et si j'étais tout bonnement visée par une attaque ? Je veux dire, et si tous mes efforts pour vivre à l'abri du monde étaient sur le point d'être anéantis par des machins en plastique et cette personne qui me regarde toujours avec des yeux ronds ? Un vertige me prend. Je veux même pas y penser. La « visiteuse » (c'est plus classe, dit comme ça) s'avance vers moi, ce qui me ramène illico à la réalité de la situation. Sans le vouloir, je prends un air menaçant et elle se fige, raide comme un parpaing. D'aucuns diraient qu'une bagarre pourrait éclater entre nous, mais ça aurait été bien de pouvoir l'anticiper, j'ai pas fait ça depuis des lustres. En attendant, je bouge pas d'un centimètre mais je me dis qu'il faudra bien lancer une conversation à un moment, comme dans un film en fait, donc je réfléchis pas, je me lance :

– Qui es-tu ?

– Je... je... Je m'appelle Bel Jack, elle répond.

– Hein ? Bergak ? Qu'est-c'tu fous dans mon jardin ?

– (Visiblement vexée) C'est Bel Jack ! J'ai trouvé un sentier et je suis arrivée ici. Par hasard.

*PAN !* Un coup de carabine retentit dans son dos et je sursaute malgré moi. C'est bien elle qui vient de tirer, je le vois à la goutte de sueur qui perle sur son front. Sans la quitter des yeux, je me demande bien ce qui va m'arriver, surtout que j'aimerais mieux mourir habillée pour tout vous dire.

– Tu es là pour quoi... Bel Jack ? Me voler mes fleurs peut-être ? (Je maîtrise ma peur.)

– Non, non, pardon, je suis un peu émue, je... je ne pensais pas arriver chez quelqu'une. Encore moins dans un endroit aussi... féérique. Tu t'appelles comment ? (Elle dit ça d'une voix très grave qui me fout des frissons.)

– (Après un silence) Marguerite.

– Marguerite... Tiens, comme les fleurs de ton jardin alors ? (Elle fait un signe vers les fleurs arrachées, effectivement des marguerites.) Tu peux m'appeler Butcher. Butcher comme le cow-boy du dessin animé des années 19...

– (Je la coupe.) J'ai jamais regardé de dessins animés ! Ici, on parle pas de dessins animés.

Je serre les poings, lâche d'un geste franc mon bouquet et m'avance en faisant de tout petits pas. On pourrait presque dire que les rôles s'inversent, mais y a chez moi un truc qui cloche, comme une volonté de faire peur qui se voit et surtout, qui fonctionne pas avec ma tenue... Par contre, les yeux de Bel Jack m'hypnotisent, ou me mettent dans un état second, c'est égal mais ce qui est sûr, c'est que quelque chose d'insaisissable se trame, oserais-je dire, *entre nous* ? À l'intérieur de ma tête, une phrase tourne en boucle : *Et si Pipou était en danger ?* J'aime ma chèvre et ça me détendrait de savoir où elle se trouve en ce moment précis. Puis, mon esprit pense aux dessins animés et là, plein de traumatismes remontent. Je crois que j'ai jamais réglé cette phobie des cartoons, il serait temps que je me penche dessus sérieusement. En attendant, je me suis largement rapprochée de cette mystérieuse Bel Jack (j'ai failli redire Bergak) et je me demande carrément si elle a remarqué que j'étais toute nue (on dirait que non).

Le temps est long, ça doit faire plusieurs minutes qu'il se passe plus rien, on est tendues comme pas possible et seulement quelques centimètres nous séparent. Je sens qu'il faudrait encore dire quelque chose car Bel Jack grignote assez nerveusement ce qui reste de son bout de foin. Elle regarde toujours rien d'autre que mes yeux (ça m'étonne, mais bon). Cette scène pourrait vraiment s'éterniser et moi, faut pas que j'oublie que j'ai du linge qui sèche à ramasser. En la regardant, j'ai une pensée pour tous ces vieux westerns de mon enfance, j'ai pas

oublié comme souvent la vulnérabilité pouvait être fatale à qui se relâche. C'est pour ça que je brise ce silence absurde avec un « Allez, suis-moi ». Je crois que dans le fond, j'ai bien envie d'en savoir plus.

Bel Jack arrête de mâchouiller sa tige, regarde derrière elle voir si j'ai pas dit ça à une autre et finalement me rejoint. Si j'étais spectatrice, je me dirais qu'un micmac se prépare, mais lequel ? Face à la porte d'entrée, je réfléchis pas et lui ouvre. Elle entre en me regardant frontalement dans les yeux (ce qui me déstabilise, même si je laisse rien paraître), quand, sur le côté, je capte le son d'une chèvre dans les haies. C'est la silhouette de Pipoue, si belle avec le petit harnais que je lui ai offert à son anniversaire d'adoption. J'aime vraiment Pipoue et ça me rassure de la voir, mais là, c'est plus le moment. Par contre, j'aimerais bien qu'on m'explique pourquoi son petit visage trahit subitement un haut sentiment d'inquiétude, si tant est qu'une chèvre puisse avoir l'air inquiète. Dans le ciel, un éclair fulgurant électrise le domaine. De fines gouttes de pluie se font sentir jusqu'à devenir déluge. L'orage gronde. De la féerie de mon lieu-dit, il ne reste bientôt plus que mes petites culottes en coton trempées qui pendent sur la corde à linge.

Au salon, la télé est allumée (sûrement un coup de l'orage) : une émission de téléachat vomit ses promesses de minceur, de ménage et autres simplifications des tâches (féminines) du quotidien. En fait, depuis toujours, une seule chaîne fonctionne sur ma télé, alors je l'allume jamais. Enfin, si, parfois je l'allume, mais il me faut une raison, une vraie, un truc à faire, que je puisse pas réussir sans télé (ou plutôt sans téléachat, puisqu'il y a que ça à regarder). La dernière fois, c'était une lettre d'adieu à ma sœur. Elle était à la montagne quand une avalanche l'a emportée. Morte sur le coup, ma sœur chérie. Depuis ce triste jour, je conserve un flocon de neige de la montagne « assassine » niché au fond de mon congélateur. Il est dit que chacune gère son

deuil comme elle le peut. C'est exactement ça, et chaque fois que je m'en vais manger un cône glacé, je pense à elle.

En regardant Bel Jack d'un peu plus près, je me fais la remarque qu'elle a vraiment les yeux aussi bleus que ses cheveux sont bruns. C'est une belle personne, là-dessus rien à redire. Je la scrute ça et là, j'oscille entre regard désirant et méfiance. J'ai toujours aucune idée des raisons de sa venue sur mes terres, et encore moins de comment elle s'est démerdée pour y arriver (j'ai vraiment fait en sorte d'être planquée, même si depuis l'arrivée des drones c'est la merde).

Au menu du téléachat, une offre sur les litières pour chat auto-lavantes, proclamées garanties sans carbone. Ils se font pas chier quand même. J'ai plus de chat depuis des années, tous ceux que j'ai eus ont fini par fuguer. Je jette un œil à Bel Jack. J'aimerais bien me rapprocher physiquement d'elle, mais elle a la main ventousée à la télécommande et le regard rivé sur la télé. « N'attendez plus pour rendre votre chat-te HEU-REUX-SE, offrez-lui un LAVE TOUT MINOU. *Miaou, miaou.* » J'éternue (involontairement) et je viens placer ma main à côté de la sienne. Ça me fait transpirer direct. Je crois qu'il se passe une bonne heure comme ça sans que personne bouge. Et soudain, sans trop comprendre, elle tourne la tête vers moi, et on se rapproche, millimètre par millimètre... Je sens que je lui plais, je dois même dire que, pour une fois, je suis sûre de pas me tromper... Je me crois dans un film (j'adore). Y a de la confusion, de la prudence même, nos doigts s'effleurent puis se touchent et se caressent. C'est évident, la transpiration qui émane de ses mains confirme un certain désir pour moi, une soif d'aller plus loin. Peut-être que je suis à l'ouest mais je bouillonne d'envie de lui sauter dessus, j'ai l'impression d'avoir fantasmé ça toute ma vie (même si par le passé j'ai connu quelques histoires passionnées). Là, c'est comme j'aime : lent et moite. Le film que je me fais en rêve est un film d'auteur, aux tons chauds... ça pourrait être un film grec en fait, il manque juste le sirtaki.





SHOPPING  
TV

0-892-01-0232

Sylvie La Voisine disait : « Il faut parler, ma p'tite, personne devinera tes volontés. » Alors, comme je pense à elle, ou plutôt qu'elle vient de s'incruster dans mes pensées, je donne tout :

– Bel Jack, laisse-moi te lécher les lèvres, les avaler jusqu'à ce que je sois imprégnée de toi. Je veux ta salive tout au fond de mon gosier, bien accrochée à ma langue sirupeuse. Je brûle de te pétrir, de te faire frémir. J'ai envie de te baiser : comme une chienne, comme si tu étais mienne. Pour toi, je sentirai le bonbon, l'acide et le coton. Enveloppe-moi de tes chairs, brise mon poignet par la force de ton con.

Bel Jack répond :

– Ça alors !

Elle a l'air un peu affolée. Je me rattrape et lui dis que je suis désolée, mais je me sens un peu bête et à côté de la plaque, alors je lui demande frontalement si elle a envie de moi.

– Oui, elle dit, mais tu sais, moi je suis pas... aussi littéraire (elle insiste sur « littéraire »).

– Ah pardon, j'ai pensé que tu aimerais, je lui dis. Je vois pas grand monde ici. Et... (Bel Jack écarquille les yeux) tu me plais. Je voudrais me coller à toi et faire l'amour.

– Je... je... Je fais pas l'amour comme ça, elle répond en baissant les yeux.

– L'amour comme ça quoi ? je fais naïvement.

– Je ne me laisse pas toucher, Marguerite (elle sourit sur « Marguerite »).

Je rebondis sur le fait que de ce que je sais, l'amour ça se fait à deux, qu'on est pas là pour suivre un plan et que d'ailleurs, moi-même je saurais pas le suivre si y en avait un. Alors elle se détend, et me raconte un peu comment elle trouve ça gênant d'être touchée, mais aussi à quel point elle aime tout le reste. Surtout, elle me dit que c'est dur de trouver des copines qui lui en veulent pas à la longue, et moi je trouve ça si mignon

qu'elle se confie aussi vite et sans filtre que je l'embrasse sur la joue, tourne son visage vers le mien et propose :

– Tu veux te frotter ?

Bel Jack rougit et me répond par un petit signe de tête qui me fait instantanément fondre. J'exulte et m'enfonce dans le canapé (rose et en velours, très confortable) et indique à Bel Jack de venir s'installer sur moi, à califourchon, les cuisses ouvertes. Je tire son cul, découvre l'étoffe toute particulière de son jogging peau de pêche, l'amène au plus près de moi pour respirer son odeur de transpiration (assez forte) et je lui fais signe de se frotter à ma cuisse. Et, aussi simplement que ça, Bel Jack se met à onduler du bassin sur ma cuisse. Pendant de longues secondes, d'interminables minutes, elle se frotte sur moi et je suis en transe intérieure, elle est tellement belle, je sens que j'ai la bouche qui pend tellement j'en reviens pas. Elle, elle a les yeux exorbités, terrassée par le plaisir que lui donne ma cuisse, et tout en tenant mes cheveux d'une main (d'habitude j'aime pas trop ça, mais là, ça me fait carrément mouiller) et en s'agrippant à mon sein de l'autre, elle gémit. Je suffoque, c'est irréel de vivre ça. Comme si tout était arrivé si vite qu'on ne peut qu'échouer à être totalement dans l'instant présent. Alors que j'y suis, dans le présent, ma chatte me le confirme, et mes tétons durs aussi. Mais quand même, faudrait que je trouve un moyen de la pincer et de me pincer, histoire d'être vraiment sûre. Pendant ce temps-là je fais pas du tout gaffe à Pipou qui me regarde par la fenêtre et s'efforce, avec humilité, de décrypter la nature de cette nouvelle activité humaine. Depuis que je l'ai adoptée, j'ai jamais fait venir qui que ce soit ici (au cas où c'était pas clair), alors je me mets un peu à sa place, ça doit faire beaucoup de choses à enregistrer.

Bel Jack est vraiment une sacrée meuf, elle inonde ma cuisse de ses fluides dorés (en réalité plutôt transparents et visqueux), elle a le regard vif et engagé, tout son corps exprime la vie, l'amour,

la passion des beaux jours. Je deviens sotte et romanesque... enfin, pfff... je l'ai toujours été. J'ai envie de sortir une caméra, de filmer notre baise intersidérale et d'en faire un chef-d'œuvre de cinéma, je suis prête à parier qu'on gagnerait un Oscar, quoique non, pas un Oscar, c'est ringard, je vois plutôt un grand prix régional (du genre qu'on gagne en région). Je me demande quelle tenue je porterais et si Bel Jack m'accompagnerait sur le tapis rouge... Dehors, l'orage gronde, on dirait vraiment une scène de film, il manque plus que la bande-son orchestrale en arrière-fond. Les éclairs frappent à tout-va. De ce que je vois, Pipou est partie se réfugier. Le salon est pris d'une lumière blanche furieuse et éclatante. Je me laisse happer par les cris d'émotion de ma nouvelle amante, j'aimerais qu'elle reste là toute la vie. Du coup, sans réfléchir, je prends sa main et la frotte de mon bas-ventre jusqu'à ma chatte, qui est toute luisante, les poils en bataille, et là je me demande si je lui plais comme ça. Parce qu'une fois, j'ai baisé avec une meuf du Nord qui m'a sorti en plein sexe qu'elle aimait pas du tout les poils, j'étais un peu choquée alors le lendemain je lui en ai foutu une poignée dans son café.

J'ai une musique en tête (*Summer Wine*, un classique) et cette mélodie m'inspire spontanément une tirade, j'ai même pas le temps de réfléchir qu'elle sort toute seule de ma bouche :

– Bel Jack, regarde (elle regarde) : chacune de ces gouttes témoigne de mon intérêt grandissant pour ta personne. La chaleur de ta peau me transporte jusqu'à avoir envie d'en crever. Tu vas devoir me baiser, Bel Jack, ne me laisse pas, moi petite bergère effrontée, m'évanouir de passion comme ça devant toi. Offre-moi ce qu'il y a de plus précieux chez toi. J'en ferai de l'or.

Bel Jack tremble, je dois lui foutre un peu les boules avec mes déclarations, et j'avoue, je sais pas trop ce qui me prend, mais je sens que c'est ça que je dois dire. Elle se gratte le front et

approche de moi ce qu'elle considère comme visiblement de plus précieux chez elle, à savoir sa main (je me fais la réflexion que c'est pas étonnant pour un cow-boy). Je remarque aussi que sa main droite est très longue, avec de beaux doigts fins (la gauche est pareille, j'ai l'impression), et ornée d'une chevalière en or jaune. J'y vois aussi qu'elle a de la corne par endroits (elle a dû grimper sec). Elle caresse délicatement mon clitoris, pince ce qu'il reste de mes tétons rose fumé et poursuit comme ça un petit moment, juste assez pour me rendre hystérique. De toute évidence, elle me fait patienter pour que je sois encore plus dingue d'elle. Je suis prête à parier qu'elle a tout calculé depuis le début. Le coup de la carabine a peut-être à voir là-dedans d'ailleurs (à vérifier plus tard).

Sans effort, Bel Jack enfonce sa main en moi. Elle glisse avec fermeté et délicatesse tout à la fois, m'embarquant dans des contrées de jouissance jamais explorées auparavant. Elle me remue depuis l'intérieur du sexe, tout en malaxant tout ce qui s'offre à elle : bouche, lèvres, seins, boucles brunes, hanches, rien de moi ne se dérobe. Je suis totalement ouverte et offerte. Ma mouille inonde jusqu'à mon beau sol (rose, en marbre), jusqu'à lui friper la peau des mains.

Je me relève :

– J'aime ta main, Bel Jack. Tu me baises entièrement, sans prudence et sans raison. Quand tu me fistes comme ça, je pourrais me dissoudre sous toi. Il n'y a pas de logique là-dedans. Je veux tout de toi : tes mains en moi, ta bouche sur ma bouche et sur mes lèvres charnues. Approche-toi, je vais jouir. Dis-moi que je suis une putain d'avalanche ! je lui fais en hurlant.

Bel Jack s'arrête pas, elle me dit tout bas que je suis une avalanche, ce qui me suffit amplement. J'attrape sa nuque, la regarde avec intensité (je pourrais la bouffer), approche ma bouche de la sienne et en mordille la lèvre supérieure. Ma jouissance atteint





des sommets, comme seule la montagne peut d'ordinaire m'en offrir. L'orage accompagne les bruits orgasmiques de la maisonnée et, à chaque seconde, on dirait que tout peut exploser. On fusionne si fort qu'on en oublie qu'il fait un temps de chiotte dehors, pourrait y avoir un tremblement de terre qu'on s'arrêterait pas de baiser pour autant. C'est tellement bon, ça me fait penser à un feu d'artifice, la pollution en moins, même si j'ai entendu dire qu'on pouvait mourir de trop jouir (ce serait d'ailleurs moins douloureux que de finir étouffée).

Un éclair nous illumine. On se croirait perchées dans le ciel, à tripoter les nuages et les cimes enneigées. Bel Jack frotte encore son cul sur ma cuisse musclée. Son visage cherche le mien, je lui fais comprendre que j'ai compris et elle comprend que j'ai compris ce qu'elle voulait. C'est comme ça qu'elle enfonce sa tête dans mon cou pendant que je contracte fort ma cuisse. Elle se met à hurler si fort que je me retourne voir si y a pas quelqu'un à la fenêtre, au cas où. Elle se laisse tomber sur moi, comme un mélèze en fin de vie, et s'assoupit, la tête au creux de mon oreille. Pendant quelques secondes je sais plus comment je m'appelle mais je suis sûre d'une chose : je viens de tomber amoureuse.

*Driiiiing, driiiiing.* Je suis réveillée par une sonnerie mais je mets un certain temps à réaliser que c'est pas un téléphone mais une sonnette, celle de ma porte qui plus est. J'hallucine, quelqu'un d'autre aurait trouvé le chemin de ma maison... ? Je regarde l'heure, il est midi. On a dormi combien de temps ? Brusquement, je vérifie à côté de moi : ouf, elle est toujours là. Elle ronfle comme un petit animal, c'est tellement beau que ça m'émeut. Bel Jack... (je soupire). *Driiiiing* ! Ok, bon, je me lève et me dirige jusqu'à la porte d'entrée, c'est bizarre j'entends une voix de l'autre côté, on dirait celle de Shérif avec son timbre mi-grave mi-aigu, mi-français mi-anglais, et ça, ça me fait pas plaisir du tout.

– J'arrive ! je hurle.

– Marjo... Huh... Marguerite, *it's* Shérif, ouvrez c'est *an emergency* (il frappe à la porte) !

– Deux secondes, je trouve pas la clef.

En fait, je suis encore à poil, et faut que je me couvre un minimum, pas envie d'être arrêtée pour atteinte à la pudeur. J'enfile le premier peignoir (rose, en soie) qui passe par là :

– Trouvé ! (J'ouvre.)

– Bonjour, Marjorie. Je ferai vite, je vous le promets (il dit avec un sourcil relevé). Voici un avis de recherche. *PLEASE*, si vous voyez quoi que ce soit, *CALL ME* (il fait en grimaçant).

Il me tend un flyer sur lequel je reconnais immédiatement un visage : celui de Bel Jack, aka Butcher, mon amante.

– Ah tiens, jamais vu cette personne ! je dis. Je vois pas grand monde, moi, vous savez...

– *Yes, yes, I know that...* mais en ce moment, ça rôde (il se touche la moustache)... Vous n'avez croisé personne sur le chemin ? il demande en regardant derrière moi si y a pas un truc qui bouge.

– Eh ben non. Personne. Comme d'hab, quoi. Ah si, j'ai croisé des drones.

– Oh ! Hum... *You sure* ? (Je fais oui de la tête avec un air excédé.) *Okay, well*, si quelque chose vous revient, vous... (Il s'arrête et cherche un truc dans sa poche.)

Et il me remet sa carte de visite. Dessus, y a son nom, son téléphone et un dessin le représentant avec ses énormes moustaches et son chapeau dessiné exagérément grand. Je me dis que Shérif doit avoir un truc avec les chapeaux. Il me salue sans un mot et repart vers les bosquets fleuris. Je me fais remarquer qu'il emprunte le chemin officiel sans hésiter et vraiment, ça m'intrigue qu'il ait trouvé le sentier tout seul, autant dire que là j'ai pas franchement pu l'interroger, mais la prochaine fois j'y manquerai pas.

Je m'attarde sur ce flyer, où y a écrit (à la main) : *WANTED, BEL JACK AKA BUTCHER. Recherchée pour 12 crimes, fuyez ou*

CALL ME (Shérif). Y a aussi écrit : *Récompense 10 000 balles* en tout petit sur le côté. Ah oui, quand même, je me dis. Bon, mais douze crimes... ? J'ai du mal à y croire. Il faudrait être sacrément timbrée pour tuer douze personnes, ou avoir une sacrée bonne raison. Et puis, un flyer écrit et dessiné à la main, ça fait un peu amateur, ça me rassure pas des masses. Rien ne me rassure aujourd'hui, et on est pas à l'abri d'un drone pour couronner le tout. Je rentre chez moi, range le flyer dans ma pochette secrète et appelle ma nouvelle chérie d'une voix pleine d'assurance :

– Bel Jack, bébé, tu veux un café ?

Mais Bel Jack me répond pas. Je me retourne au bruit d'une santiag. Elle est nue, à quatre pattes, cachée sous mon secrétaire en bois, les yeux écarquillés.

– Ça va ? elle demande.

– Ben, oui, et toi ? je réponds.

– Ça va ! Je cherchais ma santiag.

– Ah oui, tu l'as trouvée, on dirait (ses deux pieds sont effectivement chaussés).

– Je vais aller faire un peu de yoga, veux-tu ?

– D'accord. Il y a un tapis dans la chambre du fond.

– Merci !

Je la remercie en retour (je sais pas pourquoi) et l'observe ressortir difficilement de dessous le secrétaire en bois. C'est quand même pas banal cette histoire, je me dis, mais bon je suis tellement sur un nuage depuis cette soirée de baise que je me vois pas faire un scandale et la virer de chez moi. J'oublie pas le flyer pour autant, mais si notre amour est réciproque (et j'y crois), y a moyen que ça dure, ce qui fait qu'elle va rester avec moi pour longtemps (toujours ?) et que j'aurai largement le temps d'éclaircir la situation...

Dehors, j'entends un bêlement. Pipoue ! Je la trouve sur le pas de la porte, le regard fuyant, elle a l'air vachement vexée. « Pipoue, viens dans mes bras ! » je lui dis, et elle me répond « *bééééé* ».

On a beau dire, ça fait du bien de se retrouver.

Ça fait plusieurs heures désormais que Bel Jack vit chez moi. Tout va si vite, c'est fou, je me prends à rêver à des choses un peu... Bon, j'ai jamais trop eu envie de me marier mais là, avec elle, ça pourrait le faire, enfin ça devrait, si j'ose dire. Je l'entends qui fait son yoga au fond, peut-être que je devrais vérifier si tout se passe bien, lui proposer un sandwich, et surtout va bientôt falloir que je lui dise qu'ici on mange pas d'animaux, et vu comment je me prends des réflexions de Sylvie sur le sujet, on est pas à l'abri que Bel Jack m'exige un steak. Si c'est le cas, il faudra que je réfléchisse à un plan B : la virer et faire le deuil de notre mariage (pas envie), ou bien lui faire un steak végétal (oui, un steak végétal). Mais j'ai fait aucune course et là, bah, j'ai aucune envie d'aller marcher, ce qui me ressemble étrangement pas. Est-ce que je suis trop intense ?

Je toque à la porte du fond et lui dis :

– Bel Jack, il faut que je te confie quelque chose, tu peux ouvrir ?

– Vas-y, entre, elle répond.

– (J'ouvre la porte.) Écoute, je suis végane, OK ?

– (Elle rit.) Oui, super, ça me va.

– Ah ? Bon. Super, alors (je m'attendais pas à ça). Est-ce que je peux venir sur le tapis un peu ?

Elle me fait signe de la rejoindre et j'y vais. Elle me prend dans ses bras et j'ai envie de mourir d'amour tellement c'est bon. J'ai même pas eu à demander et ça, c'est vraiment le signe que... je suis pas à côté de la plaque, pour une fois. On commence à s'embrasser et à se toucher vite fait quand, tout à coup, *driiiiing*, ça sonne de nouveau à la porte. On se lève toutes les deux d'un bond, elle parce qu'elle doit flipper je pense, et moi parce que c'est pas possible qu'on vienne encore m'emmerder. Je lui demande de m'accompagner, sans lui laisser le temps de dire oui ni non, mais en prenant son bras de force. À la fois j'ai peur

(s'il arrive un truc je préférerais qu'elle soit tuée avant moi) et je suis énervée (je commence sérieusement à penser qu'ici, je suis plus chez moi), mais ce qui est sûr, c'est que je veux pas me taper toute la merde à gérer seule. Bon, en tout cas ça fait que je dois vraiment réfléchir à la question dans les jours qui viennent, décider si je creuse ou pas... Je vivrai pas dans cette tension toute ma vie, non, pas avec mon taux d'anxiété. Autant devenir chèvre.

Je fais signe à Bel Jack de rester juste derrière moi (même si elle me dépasse d'une tête) et on sort de la chambre sur la pointe des pieds. Dans l'entrée, on voit une silhouette étrange se dessiner derrière la vitre teintée de la porte. J'ai les poils qui se hérissent et j'en suis à me demander si c'est pas un ours, mais comme on est pas dans les Pyrénées ça m'étonnerait un peu. Bel Jack et moi on se regarde (quelle beauté, quand même), et j'entrouvre la porte. L'ours n'est pas du tout un ours mais visiblement une religieuse. Une bonne sœur, quoi, comme sortie des enfers. Elle est habillée en tenue (dont j'ai plus le nom officiel), porte une gigantesque croix autour du cou sur une chaîne dorée, ses ongles sont très longs et vernis (curieux mais pourquoi pas), elle tient une bible à la main (normal), mais surtout, elle est vraiment super canon, peut-être la plus belle personne que j'aie vue de ma vie. Je lui fais un signe de tête sans un mot et je me retourne vers Bel Jack qui, dans l'ombre, semble un peu moins impressionnée que moi par la nonne.

– Je suis Sœur Laure, qu'elle annonce comme ça, d'un ton monocorde mais avec un beau timbre de voix.

– Euh, bonjour, moi c'est Marguerite et elle c'est... Euh, bon, vous voulez quoi ? (Je croise les bras et la toise.)

– Pourriez-vous me laisser entrer ? elle continue. Je me suis égarée et j'ai besoin d'un peu de repos. Puis-je ? (Elle dit ça en s'approchant très près et en jetant un regard vers Bel Jack, tapie dans l'ombre.)

– C'est-à-dire que...

Je regarde autour de moi, j'ai envie de dire non parce que c'est la règle ici, mais je sais pas si on peut refuser l'hospitalité à une religieuse. Elle me prend un peu de court là, c'est clair, et comme j'ai cru comprendre un jour qu'on était obligé de laisser les gens d'Église entrer chez soi, eh bien, je lui fais :

– Oui, d'accord, entrez, Sœur Laure (sur ce, Pipoue arrive d'on ne sait où et s'approche de nous).

En prononçant ces mots, j'ai une vision d'horreur : je revois une scène d'un film de Dario Argento, celle où la femme brandit un couteau avec les cheveux ébouriffés, l'air mauvais et la figure d'une folle, je sais plus le titre mais je vois très précisément Sœur Laure comme ça, un couteau à la main, prête à nous assassiner, Bel Jack et moi. Je secoue la tête et fais mine de remettre mes boucles en place. On se regarde un peu bizarrement, sans trop bouger, mais avec les visages extrêmement près l'un de l'autre, de plus en plus on dirait. Bel Jack pousse un peu plus la porte pour mieux voir (ou comprendre). Pipoue en rajoute une couche, elle vient se fourrer entre nos cuisses. Décidément, je comprends plus bien le sens de ma vie, y a comme des éléments qui me manquent, ou peut-être que c'est ça le Grand Amour, c'est perdre pied et ne plus rien maîtriser. J'ai une pensée pour ma sœur, qui me disait souvent d'être « ouverte au monde qui t'entoure ». Ma sœur, c'était l'intelligence même, alors oui, je veux bien faire ça et m'ouvrir à qui veut, et c'est ainsi que je propose spontanément une tournée de thé pour tout le monde. Sœur Laure se recule, intriguée, un demi-sourire aux lèvres, et passe entre Bel Jack (qu'elle scrute de façon appuyée une petite seconde de trop, je trouve) et moi (qu'elle calcule plus trop trop). Je leur sers rapidement un thé noir et les installe au salon, mais sans la télé parce que là, j'en peux plus du téléachat. Bel Jack regarde ses pieds et vide sa tasse en trois secondes et demie, puis se retire rapidement dans la chambre du fond « pour faire du



yoga » tout en me faisant un gros clin d'œil. C'est marrant, ça. Moi, le yoga, j'ai jamais eu envie d'en faire, je préfère vraiment marcher et transpirer à grosses gouttes sur des gros dénivelés. Mais en réalité, j'y suis pas réticente non plus, encore moins depuis que je vois ma future femme en faire en continu. C'est juste que là, j'ai plus le temps pour rien. Sœur Laure, assise sur le canapé, regarde dans le vide. J'essaie de la questionner vite fait sur sa vie « Et tu fais quoi par ici ? », mais elle se met à cligner des yeux très fort, ce qui me bloque un peu, surtout qu'elle répond rien, elle me regarde juste en papillonnant sans ouvrir la bouche ni rien. Alors, je me tais parce que bon, j'ai du mal à rester concentrée, et lui dis que la chambre de droite est pour elle, si elle veut. Soudain, j'ai de la peine, je me dis que je devrais peut-être lui proposer d'aller voir la doctoresse du village, si ça se trouve, elle est malade et cherchait juste des médicaments, et si elle ose pas en parler c'est parce que sa maladie doit être un peu grave, ou honteuse, la gale par exemple, ou pire. Enfin bon, là je la vois partir vers le couloir et j'avoue, elle me fait pas pitié non plus. D'ailleurs, j'arrive pas à voir si elle porte des talons ou pas, ce qui me remet un coup de parano (et si elle venait me piquer Bel Jack ?), mais qui disparaît aussi vite. Oui, parce que j'ai des vrais trucs en tête auxquels penser, je verrai ça plus tard. Tout à coup, j'ai une super envie de feuilleter des bouquins de recettes véganes et de randonnées (le sel de ma vie). Je me pose sur le canapé avec une dizaine de livres, je suis trop contente, y a plus un bruit dans la maison et il pleut à torrents. Je crois que je vais m'assoupir.

Je me réveille en sursaut. Et merde, combien de temps j'ai dormi ? Ah tiens, je me suis arrêtée à une page qui parle d'orgies en montagne. Aucun souvenir d'avoir lu ça. Je regarde autour de moi : Bel Jack est pas revenue de la chambre du fond (sa chambre tout court, en fait) et pendant que je me remémore

des scènes de sexe délicieux avec elle, je remarque Sœur Laure dans le couloir, qui regarde un peu partout jusqu'à venir au salon : un coup sous la table, un coup derrière le canapé, un coup derrière mon poster du mont Blanc. Elle se promène avec mon plaid préféré sur les épaules. Je me fais la réflexion qu'elle a l'air en meilleure forme que tout à l'heure. Je me félicite même un instant d'avoir un intérieur aussi apaisant, dommage que je sois pas plus ouverte à y faire entrer du monde. Du reste, je devrais peut-être davantage m'inquiéter de tout ce remueménage chez moi mais bon, c'est comme ça, pour une fois, je me sens pas inquiète pour un sou. Mais tandis que je pense à ça, me vient une image : je me vois en train de lécher les seins de Sœur Laure pendant que Bel Jack la prend par-derrière, et j'aime pas du tout ça, je comprends même pas pourquoi j'ai cette image qui me vient, je me sens très amoureuse de Bel Jack et très satisfaite de notre vie intime. Bon, ça fait seulement quelques heures qu'on sort ensemble, mais quand même, c'est généralement les plus déterminantes pour la suite d'une relation. J'enlève ça de mon esprit et je me dis qu'il faudrait que j'aille voir Bel Jack parce que maintenant j'ai envie d'elle. Mais me reviennent en mémoire le flyer de Shérif et la promesse de 10 000 balles. L'espace d'un instant, je me prends à rêver de tout ce fric, de combien ça pourrait rendre ma maison plus jolie et Pipoue plus sereine. Ce serait bien que je revoie un peu ce flyer, je me dis, car j'ai tendance à oublier, du coup je m'en vais voir dans l'armoire de l'entrée, là où je planque la pochette « Ne pas ouvrir ». Là, je constate que la pochette a disparu de sa cachette. C'est presque trop attendu pour être vrai, je me fais en fronçant les sourcils, impossible qu'on me l'ait volée... Déjà, qui ? Et pourquoi ? Ensuite, je repense au fait que c'était dessiné à la main et que donc, si vraiment j'y tiens, je pourrai tout à fait le redessiner moi-même. Mais bon, de nouveau j'ai vachement envie de faire l'amour, alors je mets ça dans un coin de mon cerveau et je file

jusqu'à la chambre de l'amour de ma vie, je toque un coup mais la porte est déjà entrouverte : Bel Jack est assise nue sur son tapis, elle me fait comprendre que je suis la bienvenue. J'entre et m'approche d'elle, je lui embrasse le cou et je tire sa tête en arrière. Tout de suite, elle réagit et elle m'attrape par la chatte et me doigte, ça fait un bien fou, je suis déjà inondée comme une cascade de montagne, je vois dans ses yeux qu'elle attendait que ça (j'aurais peut-être dû venir plus tôt, si ça se trouve elle se fait chier depuis des heures), on commence à se frotter langoureusement et je suçote son lobe d'oreille (chose que je fais jamais) quand, tout à coup, un bruit nous stoppe. Je fais un chut silencieux à Bel Jack et me relève. J'ai encore de la mouille partout mais je sors la tête de la chambre : rien. J'appelle Sœur Laure : rien. Je regarde Bel Jack et lui dis de rester tranquille. « N'y va pas », qu'elle me fait. Mais j'entends encore des sons étranges, on dirait des gens qui baisent cette fois, je capte pas bien, mais ça y ressemble franchement alors je m'engouffre dans le couloir. Je me rapproche petit à petit, ça vient de dehors je sens, mais ça ressemble plus du tout à du sexe, on dirait plutôt un troupeau de moutons qui débarque. Je perds pas de temps et j'ouvre la porte d'entrée quand là, je vois non pas des gens ni des moutons, mais Sylvie La Voisine avec sa canne, qui me fait de grands signes depuis le fond du jardin, et agite un journal en l'air, le visage épouvanté ! Je comprends pas ce qu'elle veut dire, alors je lui crie « Quoi ? » en m'avancant, et elle, elle continue à crier tout en marchant comme elle peut avec sa canne, en me hurlant des trucs inaudibles, toujours avec ce journal qui semble particulièrement important, ce qui me fait penser qu'on a peut-être (encore) un glacier qui vient de s'effondrer. Mais j'ai pas le temps de creuser parce qu'un autre bruit parvient de la maison, je me retourne et je vois Bel Jack qui est là, en caleçon et torse nu avec sa carabine, sur le pas de la porte. Son visage trahit une incompréhension de la situation. Je m'apprête à aller

lui chercher un pull (il pleut) quand derrière elle, une sombre silhouette grandit : doux Jésus, c'est Sœur Laure, qui semble démesurément grande (un peu comme le chapeau de Shérif sur le flyer). Elle tient un couteau à la main (et là je repense au film d'Argento dont j'ai toujours pas retrouvé le nom). Je hurle « Non !!!! » et cours vers Bel Jack, et tandis que Sœur Laure tente d'esquiver sur le côté, j'entends dans ce grand brouhaha un coup de carabine et le bruit d'une masse qui s'effondre au sol. Je me retourne vers le jardin et je vois Sylvie La Voisine qui vient de s'écrouler. « Sylvie !!! » je hurle à nouveau, je sais plus vers qui courir, mais je suis affolée, je m'arrache la tête et mes idées ne sont plus en place. Là, je comprends que c'est Bel Jack qui a tiré depuis l'entrée, ce qui fait sens car y a qu'elle qui a une carabine. Alors je m'emporte :

– Mais t'es folle ou quoi ?

– Je voulais pas, je visais cette foutue religieuse ! elle répond, tout en sueur.

– Sœur Laure, et merde, elle est où celle-là ? je bondis.

Elle est pas partie bien loin, en fait, elle se tient simplement assise dans l'herbe, sa bible près du visage avec des feuilles qui volent tout autour. Elle ricane étrangement, on dirait une tarée (comme dans le film)... J'attrape une page au vol et, ô stupeur, je réalise que c'est pas du tout une bible normale. Déjà, la page est trempée par la pluie et on sent que le papier n'est pas de bonne qualité (m'étonnerait qu'à l'église ils aient ça, vu le fric qu'ils reçoivent). Mais le plus étonnant, c'est que ça indique très clairement : « Guide secret pour Lesbiennes *Église* ». En italique, le « Église » ! Oh... grand Dieu, je pense... Y a moyen que tout ça soit une simple affaire de lesbiennes du couvent ! J'ai envie d'y croire en tout cas. Je regarde Sylvie qui gît dans son sang mais semble toujours en vie.

– Ça va ? je fais.

– Jouir, c'est bon pour la santé, elle répond.

Bel Jack tremble et n'a pas lâché sa carabine, elle regarde Sylvie avec désolation et perplexité (depuis la réponse de cette dernière). Je remarque aussi qu'elle saigne pas mal du bras mais qu'elle a pas l'air d'y faire gaffe. Sœur Laure, elle, est toujours aussi bizarre, on peut d'ailleurs pas lui retirer qu'elle a la grande classe, même au bord de la catastrophe. Et moi... moi, je sais plus où donner de la tête, franchement, déjà je vois pas bien ce que ce dicton érotique vient faire dans la bouche de Sylvie qui est à moitié morte dans mon jardin, ni ce que je suis censée faire de tout ce bordel.

C'est alors qu'on entend toutes un bruit qui provient des broussailles. Comme si quelqu'un grimpait jusqu'ici et avait du mal à respirer (la montée est difficile, je tiens à le redire). On se regarde, Bel Jack et moi, Sœur Laure exprime avec étonnement un « ho ho ho », et on guette, comme une meute. Là, une silhouette arrive d'entre les feuillages, et je crois reconnaître Shérif à cause du chapeau, mais je me dis : « C'est pas possible, encore lui ? » Eh oui, c'est bien lui : il arrive avec un journal à la main (le même que Sylvie, j'ai l'impression). Du bout du jardin il crie :

– Attention, *serial killers* !

– Hein ? je crie en retour (je parle pas anglais).

Il reedit dans un français pourri :

– Tueuses en série.

– MAIS QUI ? je demande aussitôt.

Il parle pas de moi, j'espère, à ce que je sais j'ai encore jamais tué personne, et juste ciel, j'en ai marre de me retrouver au milieu de tout ça. D'un coup, je repense à ma première nuit avec Bel Jack, à son torse magnifique et ses épaules à tomber (j'aime sacrément ça, les épaules), et ça me donne subitement envie de baiser étant donné que j'ai pas pu jouir tout à l'heure. Mais je me reprends, parce que Sœur Laure s'est relevée comme un zombie et que Shérif la montre désormais du doigt.

– Elle n'est pas ce qu'elle prétend être, *for God's...*, dit Shérif (il finit pas sa phrase et grogne).

Je regarde Bel Jack puis Sylvie (toujours pas morte), puis Sœur Laure qui commence à lever les bras au ciel en clignant des yeux. Elle pousse des cris d'animal, et là je capte plus bien ce qui est de l'ordre de la réalité ou d'un gros délire, je me souviens alors qu'à midi j'ai bu une tisane et que, si ça se trouve, c'était un truc hallucinogène, ce qui voudrait dire que je fais juste une crise d'angoisse monumentale. Je me rappelle l'étrangeté de la situation et je décide de me pincer pour voir : purée, je suis bel et bien là. Bon. En face, Bel Jack tremble toujours, Sylvie La Voisine s'accroche à la vie et Sœur Laure exécute désormais une danse qu'on dirait apprise lors d'un exorcisme. Brusquement, Shérif montre du doigt Bel Jack et essaie de dire un truc, mais ça vient pas, il a juste l'air extrêmement content, quoique très perturbé (ou juste fatigué en fait). Je me lève pour lui arracher le journal des mains et là, je comprends que Sœur Laure est pas juste une lesbienne de l'Église (ça m'étonnait en même temps), mais qu'elle est recherchée pour l'incendie d'un couvent, qui a fait douze victimes. Je secoue la tête et regarde les autres droit dans les yeux, comme si c'était *mon* moment :

– Et alors quoi ? je hurle. Est-ce qu'on est toutes obligées d'être pures comme cette foutue bible pour avoir le droit de vivre en paix ?

Je sais pas ce qui me prend, mais j'ai un élan d'amour pour toutes ces personnes en galère dans mon jardin, et d'un coup toute cette violence fait sens, je me dis qu'il y a un truc à gagner dans chaque situation et là, clairement, c'est le cas et je veux le saisir.

– Et si on vivait toutes ensemble ? je propose, presque en chialant. Sylvie répond oui, mais ses yeux se ferment juste après. J'accours vers elle et l'enveloppe de mes bras (j'ai pas d'habits sur moi pour la réchauffer).

– Sylvie, reste avec nous, je t'en prie, tu es si importante... dans toute cette histoire s'il y a bien une personne à garder, c'est toi.

Elle rouvre les yeux et me dit :

– Ok, mais appelle le 112.

Shérif sort son portable et appelle immédiatement, il explique la situation en détail et raccroche.

– C'est bon, qu'il fait.

Je regarde ces quatre personnes avec attention. Clairement, je sais pas dans quoi je m'embarque, mais j'ai envie d'aller plus loin avec elles. Et tant pis pour les crimes. Ici, elles seront protégées, et moi, je pourrai roucouler avec Bel Jack, ça me changera les idées. Je fais signe à Shérif de s'approcher.

– Tu diras rien, hein ? je demande en faisant un clin d'œil.

– Pardon ? il répond, outré.

– Shérif, j'en sais plus sur toi que tu ne penses.

Là, il se met à transpirer du visage, je sens qu'il a compris que je savais pour... Parce que bon, je l'ai jamais trop dit à personne, enfin je l'ai jamais raconté tout court, mais un jour, je voulais aller déposer plainte à son bureau et quand j'y suis arrivée, y avait trois hommes nus attachés à des barreaux, et ça baisait à tout-va (j'y allais pour signaler la disparition de mon chat). J'avais rien dit et j'étais repartie comme ça. Je savais que ça me servirait un jour en cas de pépin. J'ai peut-être l'air à l'ouest, mais je suis maligne, au fond. Alors ce con de Shérif, il va pas me la faire à l'envers, il sait que ce que je sais pourrait lui coûter sa carrière, et même si mon but c'est pas de causer des drames, là je me démerde avec ce que j'ai pour assurer la tranquillité de mes vieux jours, et de ceux de mes nouvelles copines.

Je le re-regarde et lui fais un clin d'œil qui signifie « deal ». Mon mulot vole au vent. On dirait qu'une tempête s'annonce, même s'il a arrêté de pleuvoir. Le ciel est si sombre qu'on ne voit plus les montagnes qui encerclent ma maison. Shérif remet sa moustache en place et me fait un signe en baissant son chapeau.

Je remarque qu'il a plus trop de cheveux et je sais pas pourquoi mais j'étais persuadée qu'il en avait beaucoup.

Dans le ciel un hélicoptère s'approche, il s'arrête juste au-dessus de chez moi. Ça fait un boucan pas possible, c'est peu de le dire. Je regarde à nouveau chaque personne.

– Ça vous va si on règle tout ça plus tard ? je demande. J'ai faim !

Et pendant que l'hélico descend et se pose dans l'herbe (mes pauvres fleurs), je repars vers la maison, dodelinant du cul, suivie de ma tendre Bel Jack. J'ai pas de tarte en stock, mais il doit rester de la brioche au sucre.

Derrière, on voit Sœur Laure étreindre Sylvie et lui prendre la main tout en clignant des yeux tandis que la dame secouriste sort de l'hélico. Elle a l'air robuste comme tout, petite coupe en brosse et piercing à l'arcade. Surtout, elle soulève La Voisine comme si c'était une plume alors qu'elle doit peser cent kilos.

Shérif s'en va, l'air finalement satisfait de la conclusion. Je me demande s'il va encore marmonner un truc sur son ancien prénom, ou mieux, revenir m'expliquer ce qu'il cherche à dire par là depuis le temps. Mais il le fait pas, alors on verra une prochaine fois. Pipoue, elle, sort d'un bosquet. Elle ne paraît plus inquiète, au contraire, je la sens joyeuse.

Une nouvelle vie m'attend, ou devrais-je dire *nous* attend, et j'ai hâte de la vivre.

## *Épilogue*

Quelques semaines plus tard, je suis allongée dans un hamac sur ma dulcinée, en plein soleil. Toutes les deux en short de sport, on se caresse du bout des doigts. C'est chaud et délicieux, exactement ce dont j'avais besoin dans ma vie. Je pouvais définitivement pas rêver mieux.



Plus loin sur l'herbe, Sylvie La Voisine joue aux cartes avec Sœur Laure. Elles semblent s'être trouvées et c'est beau à voir. Je rêve à l'avenir, comme d'habitude on dira. Les cheveux rasés de Bel Jack me font d'ailleurs penser que j'ai toujours pas changé de coupe, il serait temps de tailler ce mulet (paraît que c'est passé de mode). Un courant d'air frais vient soudainement déposer un bout de papier sur ma cuisse. « Ça alors », je fais. Je l'attrape avant qu'il s'envole (y a beaucoup de vent). Dessus, il est écrit à la main (en rose, lettres minuscules) :

*La différence entre une marguerite et une pâquerette, c'est que la marguerite a meilleur goût. Signé : Giulia Bee.*

Oh mon Dieu... Non, non... tout sauf ça. Giulia Bee, c'est pas possible... La panique me gagne mais j'essaie de me contenir pour surtout pas attirer l'attention des autres. Je regarde Bel Jack, qui s'est assoupie sur moi. Toujours fraîche comme la rosée du matin, celle-là. J'inspire profondément en lui caressant le visage, et là des images d'avalanches sanglantes traversent ma tête et je sens que mes mains deviennent moites et que mon cœur pourrait imploser. Le visage de Giulia Bee me revient en mémoire, avec ses petites taches de rousseur, ses lunettes de travers et sa main en moins, et je veux juste pas y croire. Des vertiges me prennent et la nausée monte, mais là je peux rien montrer, alors je me débarrasse du papier en le jetant dans le puits (qui est pas bien loin de nous). J'ai un dernier regard vers Bel Jack, Sœur Laure et Sylvie La Voisine.

C'est dit : demain, on change de serrure.